LE MARQUIS DE GWERRAND.

ARGUMENT.

Louis-François de Gwerrand était fils de Claude de Névet, et de Jean du Park, chevalier, seigneur de Lokmaria, marquis de Gwerrand. Son père, qui avait pris part au siége de la Rochelle et aux guerres d'Allemagne, et présidé par élection les états-généraux de Bretagne, n'existait plus en 1670.

Possesseur du marquisat à cette époque, riche, violent, et livré à lui-même, le jeune marquis était la terreur de la paroisse et désolait sa mère, dont les larmes et les prières ne pouvaient rien sur lui : on dit que, lorsqu'il sortait, la bonne dame courait elle-même sonner la cloche du château, pour donner l'alarme au canton.

C'était chaque jour de nouvelles violences de la part de son fils et des récriminations nouvelles de celle des habitants du pays : les choses en vinrent au point qu'elle se vit forcée de lui faire quitter la Bretagne ; voici à quelle occasion.

XXIV

MARKIZ GWERRAND.

(Les Léon.)

I

— Déiz-vad ha joa barz ar ger-ma,
Péléac'h éo Annaik dréma?

— Enn hé gwélé ma kousket dous,
Evéséit né rit ket trouz!

Enn hé gwélé é ma kousket,
Evéséit n'hé zihunet ket! —

Kloarek Garlan pa hé glévaz,
War laez gand ann diri bignaz,

War laez ha ker skanv a bignaz,
War bank hé gwélé n'em lakaz.

— Sav al-lé-sé Naik Kalvez,
Ra z-aimp hon-daou d'al leur névéz.

XXIV

LE MARQUIS DE GWERRAND.

(Dialecte de Léon.)

I

— Bonjour et joie dans cette maison! Où est Annaïk?

— Elle est couchée et dort d'un doux sommeil; prenez garde de l'éveiller!

Elle repose doucement; prenez garde! ne l'éveillez pas! —

Et aussitôt le clerc de Garlan monta l'escalier,

Monta, et lestement, l'escalier, et vint s'asseoir sur le banc du lit de la jeune fille.

— Lève-toi, Annaïk Kalvez, que nous allions ensemble à l'aire neuve!

— D'al leur névéz mé n'ez inn ket,
Rag éno zo eunn den displed ;

Gwasan denjentil zo er bed,
E ma ato kas am c'haouet.

— Na pa vez éno kant ann hé,
Naz pézo droug é-bet gant-hé ;

Na pa vez kant ann hé éno,
D'al leur névé ni a iélo !

Ni a iélo d'al leur névé,
Ha ni zanso kerkoulz hag-hé. —

Hé brozik gloan é deuz léket,
Ha da heul hé minon é éet.

II

Markiz Gwerrand a c'houlenné
Diouc'h ann hostiz, ann deiz a oé :

— Hostiz, hostiz, d'in lévéret,
N'hoc'h euz ket ar c'hloarek gwélet ?

— Aotrou markiz em-zigaret,
Na ouzonn piou a c'houlennet.

— Va zigaré !... d'ar vech kentan !...
Kloarek Garlan a c'houlennan !

— A l'aire neuve, je n'irai point, car il y a là un méchant homme;

Le plus méchant gentilhomme du monde, qui me poursuit partout.

— Quand ils seraient là cent, ils ne te feraient aucun mal;

Quand ils y seraient cent, nous irons à l'aire neuve!

Nous irons à l'aire neuve, et nous danserons tout comme eux. —

Elle a mis sa robe de laine, et a suivi son doux clerc.

II

Ce jour-là, le marquis de Gwerrand demandait à l'hôtelier :

— Hôtelier, hôtelier, dites-moi, n'avez-vous pas vu le clerc?

— Seigneur marquis, pardon, mais je ne sais qui vous demandez.

— Pardon!... pour une première fois!... Je demande le clerc de Garlan!

— Et éo du-zé, évid ann dé,
Plac'hik dilennet hé gosté;

Ez-int du-zé d'al leur névé,
Koant ha drant ho daou, dré va fé!

Gant-han d'hé dok eur blun paven,
Hag enn hé c'herc'hen eur chaden du;

Hag enn hé c'herc'hen eur chaden,
Zo kouézet holl war hé varlen.

Gant-hi eur korkennik brodet,
Hag eur voulouzen arc'hantet.

Gant-hi eur korkennik eured,
Dimézet ez-int, mé a gred. —

III

Markiz Gwerrand enkrézet braz,
Raktal war hé vac'h ruz lampaz;

War hé varc'h ru trumm a lampaz,
Ha d'al leur névéz éz-éaz.

— Kloarek diwisk da borpansaou,
Evit gourenn war ar gagaou.

— Il est allé là-bas passer la journée, jeune fille choisie au bras ;

Ils sont allés là-bas à l'aire neuve ; joyeux et beau couple, ma foi !

Il a à son chapeau une plume de paon, et une chaîne noire au cou ;

Et au cou une chaîne noire, qui retombe sur sa poitrine.

Elle porte un petit corset brodé, et un velours d'argent ;

Elle porte un petit corset de noces ; ils sont fiancés, je crois. —

III

Le marquis de Gwerrand, hors de lui, sauta vite sur son cheval rouge ;

Sur son cheval rouge il s'élança, et se rendit à l'aire neuve.

— Clerc, mets bas ton pourpoint, que nous nous disputions ces gages [1].

[1] Les Aires-Neuves sont toujours suivies de luttes. Voyez l'*Aire-Neuve*, Chants d'amour, n° ix.

Kloarek diwisk da borpansaou,
Ha ni réio eur pek pé zaou.

— Sal ho kras, markiz, né rinn ket
Rag c'houi zo aotrou, mé n'ounn ket;

Rag c'houi zo mab 'nn itroun Gwerrand,
Ha mé zo mab eur plouézant.

— Evid oud mab eur plouézant,
Té c'heuz bet dilen 'r merc'hed koant.

— Aotrou markiz, em zigaret,
Né ket mé meuz hé délennet;

Markiz Gwerand, em-zigaret,
Gand Doué é bet d'in roet. —

Annaik Kalvez a gréné,
Oc'h ho c'hlévout, ho daou giz-zé.

— Tavit, va minon, déomp d'ar ger,
Hé-man a réi déomp poan ha nec'h.

— Araok, kloarek, lavar d'in-mé :
N'a té war c'hoari ar c'hlézé?

— Biskoaz klézé n'émeuz douget;
C'hoari penn-baz né larann ket.

— Na té c'hoarifé gan-in-mé,
Eur paotr ter, a glévann, oud-dé.

Clerc, mets bas ton pourpoint, que nous nous donnions un croc-en-jambe ou deux.

— Sauf votre grâce, marquis, je n'en ferai rien, car vous êtes gentilhomme, et moi je ne le suis point;

Car vous êtes le fils de madame de Gwerrand, et moi le fils d'un paysan.

— Quoique le fils d'un paysan, tu as eu le choix des jolies filles !

— Seigneur marquis, excusez-moi, ce n'est pas moi qui l'ai choisie ;

Marquis de Gwerrand, excusez-moi, c'est Dieu qui me l'a donnée. —

Annaïk Kalvez tremblait, à les entendre parler ainsi.

— Tais-toi, mon ami; allons-nous-en; celui-ci nous fera peine et chagrin.

— Auparavant, clerc, dis-moi : sais-tu jouer de l'épée ?

— Jamais je n'ai porté d'épée; jouer du bâton, je ne dis pas.

— Et en jouerais-tu avec moi? Tu es, dit-on, un terrible homme!

— Aotrou denjentil, va fenn-baz
Na dal ho klézé hir ha noaz.

Aotrou denjentil né rinn ket,
Ho klézé a vé saotret.

— Mar d-éo va c'hlézé saotret,
Ebarz da wad a vo gwalc'het. —

Naik Kalvez pa deuz gwélet,
Gwad hé minon kloarek rédek ;

Naik Kalvez 'nn eur strafil braz,
Da vléo markiz a zalaz,

Da vléo markiz a zalaz,
Hag enn dro d'al leur hé stlinjaz.

— Tec'h tu-zé, markiz traitour,
Té c'heuz lazet, va c'hloarek paour ! —

IV

Naik Kalvez o tont d'ar ger,
A oé, siouaz, glac'haret ker.

— Va mammik kéaz, mar em-c'héret
Va gwélé d'in-mé a réfet ;

Va gwélé d'in-mé réfet aez,
Rag va c'halounik zo diaez.

— Seigneur gentilhomme, mon bâton ne vaut point votre épée longue et nue.

Seigneur gentilhomme, je n'en ferai rien, car vous saliriez votre épée.

— Si je salis mon épée, je la laverai dans ton sang ! —

Annaïk Kalvez, voyant couler le sang de son doux clerc,

Annaïk Kalvez, en grand émoi, sauta aux cheveux du marquis,

Sauta aux cheveux du marquis, et le traîna autour de l'aire neuve.

— Fuis loin d'ici, traître de marquis ; tu as tué mon pauvre clerc ! —

IV

Annaïk Kalvez s'en revenait à la maison, bien triste, hélas !

— Ma bonne mère, si vous m'aimez, vous me ferez mon lit ;

Vous me ferez mon lit bien doux, car mon pauvre cœur va bien mal.

— Ré va merc'hik hoc'h euz danset,
A lak ho kaloun diaézet.

— Ré va mammik né meuz danset ;
Markiz fall en deuz-hen lazet !

Ia, markiz Gwerrand traitour
En deuz lazet va c'hloarek paour !

C'houi a lavaro d'ar c'hleuzier,
Pa zeuio d'hé gerc'hat d'ar ger,

Na dolt tamm douar war hé vez,
Rag é-berr mé iélo ivez.

Pa n'omp ket kousket 'nn eur gwéléad,
Ni gousko hon daou 'nn eur toullad ;

Pa n'omp bet eureujet amé,
Ni eureujo dirak Doué ! —

— Vous avez trop dansé, ma fille; c'est ce qui rend votre cœur malade.

— Je n'ai point trop dansé, ma mère; mais le méchant marquis l'a tué!

Oui, le traître de marquis de Gwerrand a tué mon pauvre clerc!

Vous direz au fossoyeur, quand il ira le prendre chez lui,

De ne point jeter de terre dans sa fosse, car dans peu je l'y suivrai.

Puisque nous n'avons point dormi sur la même couche, nous dormirons dans le même tombeau;

Puisque nous n'avons point été mariés en ce monde, nous nous marierons devant Dieu! —

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Voilà ce qui se chantait en Bretagne, tandis que le jeune marquis, « sortant de l'Académie, » dansait devant Louis XIV ces passe-pieds merveilleux qui ravissaient madame de Sévigné, « ces passe-pieds « bas-bretons, au prix desquels les violons et passe-pieds de la « cour faisaient mal au cœur[1]. » Un paysan nommé Tugdual Salaün, de la paroisse de Plouber, qui assistait à la fatale Aire-Neuve, composa, dit-on, la chanson. Il paraît que le jeune Kloarek ne mourut pas sous le coup, comme semble l'indiquer l'auteur ; car le marquis ne fut condamné, dit-on, qu'à l'amende civile, conformément à la coutume de Bretagne. Cependant la bonne dame de Nevet ne se regarda point comme libérée envers les parents du défunt ; elle fit à la mère du jeune homme une pension annuelle, et prit chez elle son second enfant, qu'elle se chargea d'élever et qu'elle établit avantageusement.

[1] Voyez ses *Lettres*, éd. de Blaise, XII, ann. 1671.